
DISCOURS

Prononcé à la distribution des prix, à l'athénée de Luxembourg, le 17 août 1826, par M^r MULLER, prêtre, professeur de rhétorique et directeur des études du même athénée.

MESSIEURS !

SI, après les longs et pénibles efforts de la raison humaine, pour revendiquer ses droits et sa dignité, nous avons la douleur de voir dans quelques états de l'Europe, une arrogante domination ressaisir les rênes de l'arbitraire, enchaîner la pensée, entraver l'instruction et proscrire les lumières ; si elle confiait l'exploitation des doctrines à des corporations disposées à invoquer l'intervention du ciel, pour légitimer l'oppression de la terre ; si elle permettait aux sommités du privilège de prendre le vernis d'une érudition transcendante, à condition que l'énorme population des plébéiens croupît dans la fange, et que par son ignorance, sa dégradation et ses ignobles penchans, elle justifiât en quelque sorte le dédain que l'on se propose de lui prodiguer en retour de son abjecte servilité : nous détesterions cette trame de corruption ; nous abhorrerions ces répullulations liberticides ; nous fuirions cette terre de Lestrygons, et peut-être demanderions-nous à la providence, s'il est donc vrai que l'homme n'ait été doué d'une si grande perfectibilité, que pour rester à jamais un stupide bipède, destiné à être muselé par la force ou l'astuce ;

et s'il est vrai que le genre humain soit condamné pour toujours à rouler par dérision la pierre de Sisyphe ?

Mais lorsque nous voyons l'auguste pilote, qui tient le gouvernail d'un royaume, exhorter affectueusement tous ses sujets, sans distinction, à cultiver leurs facultés intellectuelles et morales ; veiller avec une touchante sollicitude à l'instruction des pauvres ; s'abaisser jusqu'à l'humble chaumière, pour relever la dignité native de l'homme ; lorsque nous le voyons encourager toutes les méthodes d'enseignement, tous les essais d'industrie, et se faire rendre compte des succès obtenus ou à espérer ; lorsque par-tout nous le voyons multiplier les établissemens, propres à réfléchir les lumières, à répandre les connaissances usuelles, et occupé à faire remonter la sève nourricière jusqu'à la plus petite ramification de l'arbre social : nous saluons de nos respectueuses acclamations l'oriflamme de cet ami des hommes, de ce généreux bienfaiteur des peuples ; et nous bénissons la terre, où des mains royales préparent un culte à la liberté, un asyle aux lettres et des échos à la vertu. Car, ne le dissimulons pas, Messieurs, les sciences et les belles-lettres sont le fruit de la liberté. L'affaissement dans les productions de l'esprit suit, pour ainsi dire, la descente barométrique des garanties sociales, et les peuples qui n'ont pas de patrie, n'ont pas de littérature. Cette observation, nous ne l'avons point empruntée aux écrits des publicistes, étrangers que nous sommes, dans la modeste enceinte de nos écoles, aux orageuses disceptations de la politique. La nature même de nos paisibles occupations nous la suggère, et nous croyons pouvoir la ranger au nombre des dogmes classiques.

Nous avons jugé, Messieurs, qu'un examen très-succinct

des preuves qui la confirment, serait analogue à la solennité du jour, et, par l'importance de son objet, digne de fixer quelques momens l'attention des hommes qui nous honorent de leur présence, et dont l'illustre magistrature, les encourageans suffrages et les glorieux travaux ont présidé à la renaissance des études et à la régénération de l'instruction populaire dans notre Grand-Duché.

Permettez-nous, jeunes émules, qui déjà voyez flotter sur vos têtes les couronnes des vainqueurs, permettez de suspendre quelques instans votre joyeuse impatience, et de retracer rapidement quelques pensées fugitives à l'appui d'une vérité, que nos nouvelles destinées ont rendue chère à tous les Belges.

Messieurs, par-tout où un sceptre de fer s'appesantit sur un peuple esclave, l'obéissance passive, à laquelle le condamne une volonté arbitraire, entretient l'inertie et la torpeur dans les esprits. Les sublimes élans du génie et du sentiment ne s'élèvent pas, pour former autour de sa tête, cette brillante auréole, que nous appelons littérature. L'ombrageuse tyrannie abat tous les fronts qui ne s'inclinent pas dans la poussière. Jetons nos regards sur ces vastes contrées de l'ancienne Asie. Contemplons ces fastueux empires, que l'on voudrait nous représenter grands et florissans, parce que d'audacieux conquérans ont refoulé les populations les unes sur les autres, comme de vils troupeaux; qu'ont-ils produit de grand dans une longue série de siècles? Rives de l'Euphrate, hauteurs d'Ecbatane! de superbes ruines ne sont, à nos yeux, que les monumens de la domination de vos autocrates et du vandalisme de leurs vainqueurs; ils ne nous rappellent qu'une patiente servitude, et je dirais presque, une civi-

lisation de castors. Mais où avez-vous enfoui votre gloire littéraire ? Où avez-vous inhumé les belles productions du génie, inspiré par la vertu ? Où sont vos codes, vos constitutions, vos lois ? Où sont les documens de votre sagesse, de votre modération, de votre justice ; vos institutions philanthropiques, vos titres à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité ? Les filles de l'Hélicon ont dédaigné ce sol flétri par l'esclavage ; le clairon de la barbarie leur a donné l'épouvante. Cette troupe gracieuse n'apporte ses présens qu'aux peuples qui aiment la raison, qui défendent la liberté et qui brûlent de l'encens à la justice.

Voyez encore ces bords silencieux du Nil, ce peuple parqué dans le servage qui acceptait de la caste dominante, avec une stupide vénération, la mesure du tems et de la pensée. Servile et lâche et plus superstitieux encore, le mélancolique Egyptien subit ignominieusement le joug de tous les conquérans, qu'une course aventureuse a conduits sur ses plages. Triste pays aux pyramides ! Où sont tes Thermopyles ? Où sont tes trophées de Marathon ? Et par cette raison même, où sont tes Euripides, tes Sophocles, tes Socrates ? Où est ton Iliade ? Ce granit, que tu as creusé dans le flanc de tes rochers, et que tu as laborieusement entassé à des hauteurs prodigieuses, sous la férule de tes maîtres, voudras-tu le faire entrer en parallèle avec la constitution du législateur athénien, les principes politiques d'Isocrate et les sublimes inspirations de Platon ? Depuis quand donc la pierre est-elle l'égale de la pensée sur l'échelle des créations ? — Nous laissons à l'Egypte ses momies desséchées et ses tombeaux aériens, l'emblème permanent de son immobilité ~~intel~~

lectuelle. Nous ne portons point envie à ses sombres doctrines et à sa symbolique cryptogame. Ce n'est pas de la ville aux cent portes, que sortit le char d'Apollon avec son élégant cortège. Ce n'est pas des catacombes de Memphis, que jaillit l'étincelle qui alluma sur la terre le flambeau de la littérature. (*)

Nous connaissons un peuple méditatif et courageux, qui arbora le premier la bannière des beaux arts, qui éleva un sanctuaire à Thémis et dédia des autels aux muses. Mais ce peuple, il ne respirait pas l'athmosphère de la servitude; grace à sa vaillance, la voûte de son ciel resplendissait l'azur de la liberté.

A la naissance de Melpomène, la Grèce s'était donné des lois et elle avait proclamé et défendu, les armes à

(*) Nous sommes bien loin, de vouloir contester à l'Egypte d'avoir été de son tems, une puissance motrice de la civilisation; l'histoire serait-là pour nous confondre. Les riverains du Nil, depuis Méroë jusqu'à Memphis, avaient inventé et perfectionné des sciences et des arts utiles, ils avaient un gouvernement stable et des lois, lorsque la Grèce était encore plongée dans la barbarie. C'est en grande partie des Egyptiens, que les Grecs reçurent les élémens de leur culture, de même, que des traditions religieuses, qui cependant se modifièrent insensiblement selon l'esprit d'un peuple ennemi du symbole, et admirateur des formes plastiques.

Nous voulons dire ici, que sous l'influence, ou plutôt la dictature, qu'exerçait la corporation théocratique, seule dépositaire des sciences, et qui tenait les rois mêmes sous sa dépendance, non seulement la masse du peuple restait dans une superstitieuse ignorance, mais que toute progression dans la culture intellectuelle demeurait paralysée. L'Egypte était un pays stationnaire, qui n'eut d'autre littérature, que ses superstitions.

la main, son autonomie et son indépendance. Quand Eschyle créa la tragédie, les blessures marathoniennes du guerrier poète n'étaient pas encore cicatrisées ; et lorsque le père de l'histoire récitait aux athlètes émerveillés les premières pages inspirées par Mnémosyne, déjà la valeur hellénique avait deux fois fait pâlir ces lâches oppresseurs, qui étaient venus promener leur insultante tyrannie sur le sol vierge de l'Attique. — Ainsi le berceau de la littérature fut placé à l'abri du despotisme ; l'amour de la liberté étendait sur lui sa puissante égide. La Minerve des Grecs n'était pas une de ces déités pâles et pusillanimes, que la voix de Mars faisait trembler. Couverte du casque des héros, elle savait agiter le bouclier et brandir la lance. Aussi n'y a-t-il pas une palme de gloire, dont elle n'ait orné son front, pas une beauté dans le vaste domaine de la science, dont elle n'ait cueilli les prémices. — Peuple législateur, vertueux citoyens, intrépides combattans pour la patrie, philosophes profonds, chantres harmonieux et sublimes ; vous aussi, dont le pinceau anima la toile, dont l'admirable ciseau fit descendre de l'Olympe l'imposante attitude des dieux ; vous enfin, groupe nombreux d'écrivains inimitables, qui avez buriné au temple de mémoire, les titres que votre nation a acquis à la reconnaissance des générations à venir ! nous inclinons respectueusement notre chef devant vos augustes ombres, et nous saluons ce majestueux aréopage de talens, de grandeur et de patriotisme.....

Mais pourquoi faut-il, qu'au nom vénéré de la Grèce, un spectre effrayant vienne s'interposer entre ces grands et glorieux souvenirs ? Était-il dans les destins, que les héritiers de cette antique noblesse, des derniers rejets

d'une souche à jamais illustre, fussent de nos jours voués à l'extermination du cimetière ottoman ? Fallait-il, que les rochers de Scio, auxquels la voix d'Homère apprit à redire les premiers accens de la civilisation, devinssent le sanglant théâtre d'une barbarie cyclopéenne ? Hélas, les échos de Pise, qui répétèrent jadis les mélodieux accords de la lyre de Pindare, retentissent aujourd'hui des lugubres soupirs, arrachés par le désespoir au courage trahi par la fortune ! Les eaux de l'Alphée, qui, baignant l'arène olympique, apportaient jadis à la source cristalline d'Aréthuse un tribut triomphal, rougies de sang et grossies de larmes, furent épouvantées à travers des scènes d'horreur, appelant à hauts cris les preux de l'Hespérie au secours de la Grèce expirante ! — La Némésis stygienne n'est-elle pas encore rassasiée de vengeances ? Tant de siècles du plus dur esclavage n'ont-ils pas encore expié, au gré du mauvais principe, l'illustre forfait d'avoir été la thesmothète des peuples, et d'avoir donné le jour aux joyeux enfans de la gloire et de la liberté ? — Le navigateur indigné verra-t-il de nouveau l'affreux étendard de la stupidité musulmane flotter sur l'acropole et insulter à la croix de Jésus-Christ, comme il avait insulté au piédestal de Minerve ?

Nous sentons bien, Messieurs, que nous n'avons pas la mission d'apporter des doléances accusatrices ; mais on ne prohibera pas la pieuse libation des larmes versées sur la tombe, que l'on creuse sous nos yeux, pour engloutir une nation magnanime et chrétienne. Sauveur de l'humanité ! nous te recommandons de veiller sur les restes palpitans du plus courageux des peuples !

Calmons nos émotions, Messieurs, afin de pouvoir

continuer les recherches, qui conduisent à la solution de la question qui nous occupe.

Les beaux arts, disons-nous, se plaisent à former le cortège d'une sage liberté. Les anciens riverains du Tibre nous en fournissent une nouvelle preuve. — Rome puissante et libre cultiva, à l'ombre de ses lauriers et de ses lois, les belles lettres que lui avait enseignées la Grèce. La rivale de Carthage devint l'émule d'Athènes; le peuple roi ajouta la branche favorite de Pallas aux festons de triomphe qui ombrageaient sa tête, et le sénat applaudit au consul orateur, quand il enlevait à la patrie de Demosthène la dernière palme de gloire, qui manquait à l'ornement du capitolé. Mais dès qu'une ambition usurpatrice eut élevé le despotisme des Césars sur les ruines de la république, les lettres disparurent avec la liberté. La tyrannie, en éliminant les vertus des Catons, foulait aux pieds le luth de Phébus. Alors le vigoureux burin de Tacite ne servit qu'à flétrir la turpitude romaine; et Quintilien, seul sur l'horizon, comme un météore, dut employer la fécondité de son éloquence à déplorer la dépravation littéraire de ses contemporains.

Ne nous plongeons pas, Messieurs, dans la nuit ténébreuse qui couvre les pages de l'histoire après la décadence de l'empire romain. Ce sommeil léthargique des peuples n'enfanta que des visions mystiques et de rêveuses subtilités. Ne cherchez pas les lettres, où la féodalité a planté son gibet, et où l'inquisition allume ses bûchers. — Ce n'est assurément pas dans l'intérêt des arts et de la science, que les missionnaires des tendances rétrogrades creusent avec un zèle suspect dans les souterrains du moyen âge : pour confondre la prétendue débilité du nôtre, leurs

pieux anachronismes vont exhumer des ossemens antédiluviens, dont la grossière énormité n'est plus en rapport avec les organisations vivantes qui habitent la terre. Nous, qui croyons à la perfectibilité de la raison, et qui envisageons ses développemens progressifs comme la consolante garantie de notre immortalité, nous comparons les nouveaux apôtres de la fixité à des hommes puérilement occupés à arrêter le cours des saisons, à faire remonter les fleuves vers leur source au moyen d'une frêle digue, et espérant parvenir à rendre la vie à une plante que l'action des siècles a pétrifiée.

Nous convenons, que durant cette époque d'ignorance, les chants épars des troubadours, les hymnes des saints Anachorètes, et quelques laborieuses élucubrations dans le silence des cloîtres ont, quoique faiblement, préludé à la naissance future des littératures modernes. Telles des mousses verdoyantes tapissent les rochers, les arbres et les toits de chaume, pendant les rigueurs hivernales; mais au premier sourire du soleil printannier cette imparfaite végétation se dessèche, et les élégantes familles des phanérogames viennent étaler à leur tour leur ravissante beauté et leurs organisations accomplies. Hâtons-nous donc de franchir ce lugubre intervalle, pour voir sous la protection des Médicis, et avec la renaissance des petites républiques transalpines, une nouvelle aurore se lever sur l'Italie.

Les lettres effrayées par l'apparition du turban et le bruit des chaînes, qu'il traînait à sa suite, passèrent l'Adriatique pour venir consoler la Toscane, longtemps veuve de son Horace et de ses Virgiles. Pendant qu'à l'embouchure du Nil le fanatisme exterminateur jetait

la torche allumée dans le dépôt sacré des documens littéraires, la nouvelle greffe entée sur le tronc antique du Latium, poussa de nombreux rejetons pleins de vigueur et de jeunesse. Les Dante, les Pétrarque surgirent; et bientôt après, l'Europe admira dans les strophes du chanteur de Tancrède la légèreté ionienne, mariée à la fierté romaine. — C'était encore toi, terre classique de la science et de la liberté, c'était encore toi, Hellade jadis heureuse, qui en confiant à l'Hespérie ton Polydore, nous transmits une seconde fois le présent de la civilisation.

Cependant, pourquoi chercherions-nous seulement dans les contrées lointaines les preuves d'une vérité dont la confirmation se trouve dans les fastes de notre histoire nationale. Aussitôt que le courage et la persévérance des Bataves eurent brisé le sceptre de la Castille; aussitôt que le Hercule du nord eut fait justice du lit de Procuste, sur lequel le roi des deux mondes prétendait mesurer la pensée des hommes, les muses vinrent chercher un asyle sur cette terre libre et hospitalière. Nouvelle Délos, émergée du sein des ondes, offrant abri et sûreté à Latone fugitive, elle vit naître au milieu d'elle un nouvel Apollon. — Pendant que ses Erasme ressuscitaient la latinité classique, ses Hooft révélèrent à l'Europe que la Hollande allait se créer une littérature autochtone, et les mâles accens de la lyre de Vondel, chantant de nouveaux combats de Salamis, répondaient aux échos harmonieux du Virgile de Godfroi, longtems avant que le génie de Corneille eût enfanté ses merveilles.

Une comparaison établie entre le dialecte septentrional et l'idiome méridional des Pays-Bas, et une appréciation équitable des causes qui ont donné au premier la supériorité sur l'autre, nous conduiraient peut-être à l'admission de

l'hypothèse que le double joug de l'Espagne, qui a pesé plus longtems sur ces fertiles contrées, a pu avoir contribué dans le tems au relâchement temporaire des étreintes d'une nation industrielle et estimable. La Hollande s'était revêtue de la robe virile, pendant que la domination étrangère retenait le Brabant et la Flandre dans les lisières. Sans insister pourtant plus qu'il ne faut sur cette assertion conjecturale, nous croyons avoir assez solidement établi le principe, que le sourire de la liberté et l'égide sacrée des lois peuvent seuls faire fleurir et prospérer les sciences et les beaux arts.

Honneur donc, Messieurs, honneur et reconnaissance à l'auguste modérateur de nos destinées, qui sur les ruines écroulées d'un régime arbitraire et transitoire, arbora l'étendard d'une constitution sage et libérale. Pour nous prouver que le sang des martyrs de l'indépendance coule dans ses veines, que son cœur palpite aux glorieux souvenirs d'illustres ayeux ; sa magnanimité éleva ce fanal de la sécurité publique : fanal accueilli par les acclamations des peuples, et autour duquel se groupent tous les élémens de la prospérité et du bonheur.

Ames fières et indépendantes, vous qui n'avez d'encens que pour les grandes vertus, venez le déposer sur l'autel que le rejeton des Nassau a dressé à la liberté d'une nation, qu'il appelle ses compatriotes.

Généreux professeurs de la Belgique, vous qui déplorez le sort des instituteurs dont la tâche mercenaire doit se borner à préparer au despotisme des volontés soumises et des instrumens à ses capricieuses vellétés, applaudissez-vous d'être appelés à élever des jeunes citoyens à une sage liberté et aux vertus qui la maintiennent.

Jeunes élèves, vous surtout qui vous préparez de loin à exercer un jour le plus saint des ministères, une disposition mémorable vous applanit les voies de l'instruction et vous donne les moyens de vous placer honorablement à la hauteur de la civilisation, pour que votre érudition et vos lumières vous soient de nouveaux titres de considération et d'estime. Votre jeune muse a salué l'apparition de cette aurore consolatrice, dont nous ne croyions pas que la douce clarté pût offusquer la vue la plus débile.

Pourquoi n'ajouterions-nous pas, Messieurs, que lorsque le monarque nous donna cette nouvelle preuve de sa sollicitude, la loyauté et le bon sens du fidèle Luxembourg a trouvé un premier organe dans les desservans de ses autels. Pendant qu'une ombrageuse circonspection tardait à rendre justice aux plus pures intentions, nos humbles pasteurs entouraient de leurs hommages l'établissement restaurateur. Nous avons entendu leur voix pieuse et patriotique, et nous avons partagé les sentimens de leur gratitude. « La sainte religion de nos pères, disaient-ils, empruntera des lumières de son clergé un nouvel appui, un nouveau lustre. Les charmes de l'étude et de la méditation embelliront de nouveau la silencieuse retraite du pasteur de village, et l'humble presbytère deviendra le paisible asyle de la science, de la piété éclairée, de la douceur, de la tolérance, de la compassion au malheur et de toutes les vertus dont notre divin maître nous a donné et le précepte et l'exemple. »